

Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **93 (1957)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables : Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9 ; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 62798. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : SUISSE FR. 13.50 ; ÉTRANGER FR. 18.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Partie corporative

S.P.R.

Comité central

Une longue séance, mais un petit comité, sous la présidence d'A. Neuenschwander, le samedi 13 avril, à Genève.

Le président rappelle la séance préparatoire qui a réuni à Lausanne le futur rapporteur du Congrès de 1958 et les représentants des sections cantonales. S'il est intéressant d'avoir par une enquête, les conditions de travail de nos élèves, il serait bon aussi d'avoir l'avis de ceux qui les reçoivent une fois qu'ils sont sortis de l'école.

Une abondante correspondance nous promène du Village Pestalozzi à Washington où la National Education Association va fêter son centenaire.

A. Pulfer a représenté la S.P.R. à l'assemblée triennale de la Société valaisanne d'éducation et A. Chablotz à l'exposition d'Art à l'école, à Lausanne.

Un groupe de professeurs américains (New-York) désire visiter la Suisse et séjourner à Lausanne, dans des familles, en juillet, tandis qu'un Centre didactique de Rome passera à Genève.

Un échange de vues a lieu au sujet de l'Educateur et de sa nouvelle forme ; des opinions qui se sont exprimées jusqu'ici, il semble résulter qu'on regrette la couverture de couleur et qu'on désirerait un cliché sur la première page. A. Chablotz nous fait part de ses projets, mais aussi des difficultés qu'il rencontre à trouver des collaborations.

En tout cas, il serait souhaitable que le plus grand nombre possible de nos lecteurs adressent leurs critiques, leurs suggestions et leurs vœux au sujet du journal.

Le Congrès de la F.I.A.I. aura lieu à Francfort. E. Pierrehumbert a bien voulu répondre au questionnaire No 1 : *Comment s'organise l'orientation scolaire des enfants durant la scolarité obligatoire* et Mlle Quartier a rédigé le rapport sur *l'enseignement de la géographie comme moyen de compréhension internationale*.

Le problème des relations F.I.A.I. - C.M.O.P.E. et Comité d'Entente sera repris dans une prochaine séance.

G. W

La Jeunesse et la paix du monde

Le Comité central de la S.P.R. recommande vivement à tous les éducateurs de nos cantons romands le journal « La Jeunesse et la paix du monde » édité une fois encore à l'occasion de la journée du 18 mai.

« Cette année, dit le comité responsable de cette édition, nous avons cherché à mettre en évidence quelques faits actuels d'intérêt général et de portée internationale, en soulignant leurs aspects constructifs... »

Le sujet de la paix est loin d'être aisé. Notre journal rencontre un large écho dans toute la Suisse. Cependant nous sommes conscients que, pour atteindre son but, il a besoin des explications et des commentaires du corps enseignant ou des dirigeants des groupes de jeunes. Une fois de plus, nous comptons sur leur concours bienveillant et les en remercions d'avance. Leurs observations et leurs suggestions personnelles sont toujours appréciées. »

Adresser au plus vite les commandes en versant le montant au C.C. I-974, Union mondiale de la Femme, 37, Quai Wilson, Genève. 1 exemplaire : 15 ct. port en plus.

A l'Organisation internationale du Travail

A l'occasion de la quatrième session de la *Commission consultative des employés et des travailleurs intellectuels*, on m'a, plusieurs fois ces derniers jours, posé la question de l'utilité, pour le corps enseignant en général et pour le corps enseignant romand en particulier, de réunions telles que celles qui viennent de se tenir à Genève, et de l'efficacité des résolutions qui peuvent y être adoptées.

SOMMAIRE

PARTIE CORPORATIVE : S.P.R. : Comité central. — La jeunesse et la paix du monde. — A l'Organisation internationale du Travail. — Vaud : Etes-vous de « bons » maîtres ? — Une toute petite journée pour l'école... — A tous ceux qui ont ou auront 55 ans. — Ecole normale : liste des prix décernés. — Le Secrétariat vaudois pour la Protection de l'Enfance. — Société vaudoise de travail manuel et de réformes scolaires. — Guilde de travail (techniques Freinet). — Exposition l'art à l'école. — Postes au concours. — Neuchâtel : Admission. — Extraits des rapports des sections sur leur activité en 1956. — Bibliographie. — Placement et échange.



PARTIE PÉDAGOGIQUE : R. Jotterand : Henri Bergson et l'éducation. — Bibliographie.

L'utilité de ces résolutions est évidemment très variable d'un pays à l'autre. Comme j'en ai indiqué quelques exemples dans mon premier article (Educatrice No 14 - 13 avril), les droits civiques et la liberté d'association ne sont pas reconnus intégralement dans de nombreux états ; même en ce qui nous concerne, nous Suisses, le rappel des « libertés universitaires nécessaires pour dispenser un enseignement », la déclaration que les éducateurs « ne sauraient être l'objet d'investigations extérieures concernant leurs convictions ou leur vie privée », la recommandation aux autorités de faire appel à la collaboration des organisations représentatives des éducateurs, tout cela me paraît encore fort actuel, même chez nous ; et l'autorité dont jouit l'Organisation internationale du Travail devant l'opinion publique mondiale peut appuyer de façon singulièrement efficace l'application de ces dispositions.

D'autre part, si les éducateurs désirent que le B.I.T. s'occupe activement des problèmes relatifs à la situation du corps enseignant, n'oublions pas que les fonctionnaires internationaux, quelque bien disposés qu'ils soient à notre égard, ne sont pas à notre service exclusif et qu'ils exécutent les directives qui leur sont données par le Conseil d'administration. La voie la plus sûre pour faire agir le B.I.T. serait donc de passer par les représentations nationales et leur demander d'insister dans les conseils de l'Organisation pour qu'on s'occupe de nos intérêts. Si ces démarches avaient été faites, il est certain que la réunion d'un comité d'experts chargés de s'occuper du corps enseignant aurait déjà été convoquée, alors qu'elle n'est que projetée pour 1958.

* * *

« Le Conseil d'administration du Bureau international du Travail est invité à charger le Directeur général de poursuivre, d'étendre et d'approfondir ses enquêtes concernant les conditions d'emploi du personnel enseignant.

« Le Conseil d'administration est invité à considérer la possibilité de convoquer aussitôt que possible une réunion d'experts sur les problèmes du personnel enseignant et à faire en sorte que la réunion se tienne avec la participation de représentants des organisations de la profession enseignante. »

Voici la résolution qui nous concerne, telle qu'elle a été adoptée après un débat très animé où la délégation patronale l'a vivement combattue ; arguments : les problèmes relatifs au personnel enseignant n'ont rien d'urgent — il est ridicule et dangereux de comparer à l'extrême les groupes professionnels. Par contre, le groupe ouvrier a montré que la réunion spéciale d'un comité d'experts avait été acceptée en 1954 par le groupe patronal unanime et soit le rapport général de cette année, soit le discours d'ouverture du directeur adjoint du B.I.T. prouvent que ces problèmes n'ont rien perdu de leur importance et que leur acuité n'a fait que s'accroître.

Au vote, l'unanimité du groupe ouvrier (41 voix) et 23 voix du groupe gouvernemental (6 abstentions) acceptèrent la résolution, contre les 37 voix des employeurs.

Quant aux autres résolutions, il en est une qui peut nous intéresser, celle concernant les problèmes se rapportant aux conditions de travail du personnel technique et des cadres dans l'industrie, à l'exclusion du personnel de direction. Dans les mesures générales propres à remédier à la pénurie du personnel technique et des cadres, la première qui est à envisager est la formation professionnelle. Il est dit notamment : « Les systèmes d'éducation et de formation professionnelle dans les différents pays devraient être mieux adaptés aux nécessités de la vie industrielle ; ils devraient tendre à procurer en nombre suffisant le personnel technique et les cadres, qui, en plus de leurs qualifications techniques, devraient faire l'objet d'une instruction de base et générale appropriée, ainsi que d'une formation sociale (par exemple, en matière de science économique, psychologie, physiologie, relations humaines). Il convient en outre d'étendre les curricula et programmes de formation en vue de tenir compte de l'accroissement et de la diversification du personnel technique et des cadres ».

G. W.

VAUD

Etes-vous de « bons » maîtres ?

Dans ce cas vous devez avoir fait de bons examens ! C'est du moins ce qu'affirme C.L.G. dans le message dominical de la « Tribune de Lausanne », le 7 avril. Difficulté des épreuves, élèves incapables ou déficients, classes « écremées », n'importe ! Bon maître = bons examens !

Nuances, M. C.L.G. nuances !

Luc.

Pour que vous compreniez ce petit mot reçu dans le courant de la semaine, il est nécessaire que je vous cite le passage qui a provoqué la réaction de notre collègue :

« Dans les rues de nos cités et sur les places de nos villages, les enfants ont déambulé cette semaine, dans leurs habits du dimanche. Ils allaient par groupes animés, discutant avec avidité. C'est que c'est la semaine des examens qui vient de s'écouler. Le travail d'une année est jaugé... »

« On croit volontiers que seuls les élèves passent des examens. Certes ce sont eux qui sont interrogés, c'est à eux qu'on attribue des notes, et nous pensons qu'il

est bon que les examens existent. Ils exigent un effort sur plusieurs plans et cela est excellent. Mais le maître aussi et sur la sellette à l'occasion des examens.

Sa manière d'enseigner, de faire travailler ses écoliers, de les questionner, de les apprécier, tout cela ressort très nettement à l'examen. En général le bon maître obtiendra de sa classe de bons résultats aux examens. »

R. P.

A propos des examens

Une toute petite journée pour l'école...

Je suis sortie de ma classe, ce jeudi 4 avril 1957, avec un goût d'amertume et passablement de tristesse. Cette tristesse ne venait pas tellement des résultats obtenus par mes élèves (après 30 ans d'expériences, on sait ce que les gosses peuvent donner) mais bien plus de ce que j'avais réalisé une fois de plus combien l'attitude de nos dirigeants est négative, combien l'examen est fait pour le maître et combien celui-ci reste un suspect qu'il faut diriger et contrôler durement.

Des quantités de jeunes maîtres viennent d'entrer en activité ; on a voulu directement les mettre dans

l'ambiance. On peut dire qu'on y a réussi ! Un bon écœurement au début d'une carrière, c'est hautement fait pour revaloriser la profession et engager d'autres jeunes à y accéder. Car il est évident qu'une classe qui obtient 5 de moyenne de dictée est une classe dont le maître a mal travaillé !

Les épreuves de cette année sont ridicules. Elles ne sont pas un contrôle du travail accompli, disons-le tout net. La majorité des élèves ayant bien travaillé cette année n'ont pas fait de bons examens. Traquenards, pièges, difficultés accumulées bravaient toutes les lois de la psychologie infantine et du simple bon sens. Que veut-on en haut lieu, nous aimerions bien le savoir ? Prouver que les maîtres ne font pas leur devoir, ce n'est pas une raison de rendre les enfants ridicules. Prouver qu'un programme trop chargé ne peut pas être assimilé par la majorité de nos élèves, alors il a réussi dans sa démonstration ! Seulement pour se faire, on se moque de milliers d'enfants qui dans leur ensemble ont bien travaillé et sont de bonne volonté. Ce manque de respect indigne tous ceux qui aiment vraiment le métier.

L. B.

A tous ceux qui ont ou auront 55 ans

Plusieurs collègues de plus de 55 ans viennent de recevoir une lettre de la Caisse des pensions leur demandant si, en application de l'article 16 de la loi, ils désiraient assurer au maximum la totalité de l'augmentation du traitement cotisant (plus de 2000 francs à payer). A nouveau nous avons entendu de nombreuses questions et plusieurs réclamations de gens qui ignoraient cet article ou qui, le connaissant, s'étonnaient qu'il ne soit pas encore modifié. Je veux bien, encore une fois, préciser notre position et nos idées à ce sujet.

Personnellement, je n'aurais pas payé les deux mille francs demandés pour parfaire ma retraite, parce que cela m'aurait paru trop cher et injuste.

La pension est, dit-on, un salaire différé. Or, il est évident qu'un salaire est fonction du pouvoir d'achat de notre monnaie et que ce pouvoir d'achat devrait rester le même pendant toute notre retraite, comme on essaie de le maintenir pendant notre activité. Non seulement l'article 16 ne serait pas appliqué en cas d'augmentation du coût de la vie, mais un autre article de la loi autoriserait le Conseil d'Etat à verser automatiquement une allocation de renchérissement aux retraités lorsque l'indice suisse des prix à la consommation varie.

Si toutefois, malgré nos vœux, nous devons payer quelque chose lors d'une hausse générale de salaires, il n'est pas juste que l'on fasse des plus de 55 ans une catégorie à part : une caisse de pensions est fondée sous le signe de la solidarité et, dans ce cas, il n'y a aucune raison pour que cette solidarité cesse.

Voilà ce que pense le comité et voilà pourquoi il fait tout ce qui est en son pouvoir afin que la commission, nommée par la Fédération pour la révision de la loi sur les pensions, active ses travaux. Une loi peut être révisée en tout temps, mais l'on va probablement se heurter aux actuaires qui sont, avec les juristes, les tout puissants de notre siècle. J'espère, pour ma part, qu'ils trouveront une solution « sociale » (c'est le mot du jour). Ils font en effet les calculs selon le désir du client. N'avez-vous jamais remarqué que si vous trouvez les primes d'une assurance-vie trop élevées, l'agent vous répond invariablement : « Elles sont comptées au plus juste, d'après les statistiques établies par Berne (je crois) et d'après les calculs de nos actuaires. » Si

vous consultez ensuite les journaux financiers, ils vous donnent de temps à autre les bénéfices des compagnies d'assurances sur la vie qui se chiffrent par millions alors que le salaire d'un directeur n'est pas celui d'un instituteur. Nous avons donc bon espoir et pensons que bientôt l'on trouvera une solution satisfaisante.

Puisque nous parlons caisse de pensions voici, à titre d'information, comment se présente le problème à résoudre pour une de nos collègues qui va prendre sa retraite :

... Nous vous informons que, dans sa séance du... notre Conseil d'administration vous a mise au bénéfice d'une pension de retraite de... par an, soit... par mois.

Le Conseil d'administration vous a également mise au bénéfice des dispositions de l'article 79 de la loi. En conséquence, nous vous servons un complément de pension, par escompte de la rente AVS, de Fr. 74.50 par mois du 1er mai 1957 au 31 octobre 1962. Par contre, dès le 1er novembre 1962, date à laquelle vous entrerez en jouissance de la rente AVS, nous procéderons à une retenue compensatoire de Fr. 44.65 par mois sur votre pension.

D'autre part, si vous payez le solde de la cotisation de rappel et le complément de réserve sur l'augmentation de votre traitement cotisant au 1er janvier 1957, de Fr. 1846.70, valeur 15 avril 1957, votre pension sera portée à Fr. 4815.—. Vous voudrez bien nous faire connaître vos intentions à ce sujet.

En outre, vous devez payer le solde de la cotisation de rappel sur la revalorisation des traitements au 1er janvier 1955 par un versement unique de Fr. 527.— valeur 15 avril ou par diminution viagère de votre pension de Fr. 3.10 par mois et le solde de la cotisation arriérée pour la période 1948-1952 par Fr. 105.50 valeur 15 avril ou par mensualité de Fr. 13.40 retenues sur votre pension du 1er mai au 31 décembre 1957. Nous vous saurions gré de vouloir bien nous faire connaître le moyen de règlement que vous choisirez, s.v.p....

Il n'est donc pas nécessaire que cela se complique encore beaucoup pour que cela devienne difficile.

R. P.

Ecole normale

Liste des prix décernés

- Prix L.-H. Pelet (travail et conduite) : Mlle Charlotte Wannaz.
 Prix de la Société pédagogique vaudoise (excellence) : M. Raymond Durous, Mlle Jacqueline Anex, Mlle Antoinette Cuénoud, Mlle Roselyne Prélaz.
 Prix de volonté : Mlle Heidi Stökli.
 Prix Mlle F.-M. Grand (pédagogie en section enfantine) : Mlle Madeleine Cugny.
 Prix François Guex (pédagogie pratique) : Mlle Arlette Mercier.
 Prix Bernard Dubosson (histoire) : Mlle Eliane Pürro.
 Prix Victor Hugo (littérature française) : Mlle Antoinette Cuénoud, Mlle Josette Rapin, Mlle Jacqueline Ruchat.
 Prix Frédéric Meyer (mathématiques) : M. Philippe Henry.
 Prix Ami Rosat (mathématiques) : Mlle Odile Gudet.
 Prix Elisée Reclus (géographie) : M. Raymond Durous, M. Philippe Henry, Mlle Françoise Mamin.
 Prix Eugène Frey (allemand) : M. Aymon Regamey.
 Prix Educatrices des petits (pratique) : Mlle Christiane Berger.
 Prix Dr Paul Jomini (sciences) : M. Philippe Henry.
 Prix Charles-César Denéréaz (musique vocale et instrumentale) : M. Raymond Bosshard.

Prix Hermann Lang (chant) : Mlle Viviane Corthésy.
 Prix Albert Fœtisch (violon) : M. Jean-Pierre Genier,
 M. René Martinet, M. Paul Morel, M. Jacques Mottier.
 Prix Albert Fœtisch (chant) : Mlle Josette Rapin.
 Prix Société vaudoise des Beaux-Arts (dessin) : Mlle
 Viviane Corthésy.
 Prix John Chappuis (travaux manuels) : M. Jean-Clau-
 de Vallélian.
 Prix Auguste Grandchamp (travaux manuels) : M. De-
 nis Golaz.
 Prix Hartmann (gymnastique) : Mlle Françoise Mamin.
 Prix de la Société cantonale vaudoise de gymnastique :
 Mlle Ginette Gondoux.
 Prix Jeann Mange (travaux à l'aiguille) : Mlle Marian-
 ne Piguët, Mlle Francine Addor.
 Prix de l'Association cantonale des maîtresses de tra-
 vaux à l'aiguille : Mlle Marie-Louise Wenger.

R. P.

Le Secrétariat vaudois pour la Protection de l'Enfance

vous rappelle qu'il a le plaisir de vous convier à son
 assemblée générale le 27 avril à 15 heures, à l'Aula du
 collège du Belvédère, chemin des Croix-Rouges, Lau-
 sanne. Après les opérations statutaires, vous entendrez
 une conférence sur

LA PRÉVENTION dans le domaine de la protection de l'enfance

par M.D.Q.R. Mulock Houwer, Directeur du Centre
 Zandbergen à Amersfoort, Hollande, nouveau secré-
 taire général de l'Union internationale de protection
 de l'enfance.

Le centre Zandbergen est une cité consacrée à la
 jeunesse. Il réunit tout un groupe de maisons destinées
 à recevoir, soit des enfants sans foyer, soit des débilés
 ou enfants difficiles. De par son activité, M. Mulock
 Houwer est l'une des personnalités internationales la
 plus apte à nous apporter un exposé riche d'éléments
 et de solutions nouvelles sur tous les problèmes de la
 prévention.

Entrée libre.

Société vaudoise de T.M. et R.S.

Une visite des Usines Métallurgiques de Vallorbe est
 organisée le mercredi 8 mai. Rendez-vous à 15 h. 15 à
 l'entrée des Usines. Pour les non-motorisés, départ à
 14 h. 15 du Casino de Montbenon. Prix : 4 fr. 50. Seuls

les visiteurs annoncés avant le 30 avril pourront être
 admis à la visite.

Inscriptions : G. Conne, Beaulieu 39, Lausanne ;
 CCP. II 133 88.

Guilde de travail (techniques Freinet)

La Commission des techniques d'impression organise
 une séance de travail à l'imprimerie à *Antagnes sur
 Ollon*, dans la classe du collègue Christinat, le *mercredi
 1er mai*, à 14 h. Invitation cordiale à tous ceux que la
 chose intéresse.

D'autre part, avec la bienveillante collaboration de
 M. Poget, directeur de l'Institut romand d'Education de
Serix sur Oron, nous organisons dans cet établissement,
 le *mercredi 8 mai*, une séance dont voici le programme :

14 h. Prise de contact et visite de la maison, sous la
 conduite de M. Poget.

16 h. « L'enfant est un poète », causerie par D. Cour-
 voisier.

18 h. 30. Repas en commun.

19 h. Discussion sur les techniques Freinet.

Train : dép. de Lausanne à 13 h. 19 ; retour, dép. de
 Palézieux-village à 20 h. 51.

Les participants sont priés de s'inscrire avant le
 4 mai, auprès de A. Gardel, à Servin. Finance : 5 fr.

Exposition l'art à l'école

Nous rappelons que l'exposition est ouverte chaque
 jour aux classes, de 9 h. à 12 h., jusqu'au 5 mai. L'entrée
 est libre pour les groupes accompagnés.

Postes au concours

jusqu'au 1er mai 1957 :

Genolier : Instituteur primaire supérieur.

Grandson : Maîtresse de coupe et confection (6 h.).

Montreux (Cercle) : Instituteur primaire supérieur. In-
 demnité de résidence : marié Fr. 600.— ; célibataire
 Fr. 300.—. Entrée en fonctions aussitôt que possible.
 Obligation d'habiter le territoire du Cercle de Mon-
 treux.

Montreux-Châtelard : Instituteur primaire. Indemnité
 de résidence : marié Fr. 600.— ; célibataire Fr. 300.—.
 Entrée en fonctions aussitôt que possible. Obligation
 d'habiter la commune de Montreux-Châtelard.

Villars s/Yens : Instituteur primaire. Entrée en fonc-
 tions : début novembre. Obligation d'habiter l'apparte-
 ment mis à disposition.

NEUCHÂTEL

Admission

Que notre jeune collègue, M. Roland Fidel, institu-
 teur au Locle, soit le bienvenu parmi nous, au sein de
 la S.P.N. — V.P.O.D. !

W.G

Extraits des rapports des sections sur leur activité en 1956

La Chaux-de-Fonds. Le valeureux président, M. Hir-
 schi, fait d'abord un préambule d'allure philosophique,
 teinté de scepticisme sur la valeur des choses tem-
 porelles tant en ce qui touche aux individus qu'aux
 sociétés. Puis il parle avec perplexité de la fuite du
 temps...

Effectif : Aucune démission en 1956, fait très rare
 dans la grande section des Montagnes. En outre, l'ef-
 fectif s'est augmenté du 19 %, et atteint exactement
 la centaine. C'est un record à signaler dont il faut
 féliciter le Comité vigilant. Troisième constatation heu-
 reuse : aucun décès !

Par ailleurs, Mlle Berthe Stadlin, MM. Edmond De-
 brot, Louis Robert et Robert Voumard ont été fêtés
 pour leurs 40 ans d'enseignement, tandis que MM.
 Marcel Weber et Théophile Vuilleumier l'étaient pour
 25 ans. « A ces bons et fidèles serviteurs de l'école, dit
 M. Hirschi, nous adressons, encore une fois, nos félici-
 tations, nos vœux, en les assurant de notre profonde
 estime pour le bel exemple qu'ils nous donnent. »

Comité: Il a été allégé de deux éléments et ne comptera désormais que 7 membres. Quatre se retirent actuellement, le dévoué président, entre autres.

Activité: Six assemblées générales: treize réunions de Comité. M. Hirschi passe en revue les améliorations bienvenues de nos traitements.

Visite des usines Peugeot à Sochaux et de l'église de Ronchamp (Le Corbusier) par une splendide journée d'automne.

Le 19 décembre, 40 collègues réunis pour le thé de Noël entendaient une causerie de M. Jean Bühler, journaliste, sur les pays danubiens.

Le rapport signale à nouveau à l'attention du C.C.: « L'assurance professionnelle obligatoire en cas d'accident instituée par la commune ou mieux par l'Etat; la 12e semaine de vacances pour les primaires des Montagnes puisque le gymnase et l'école secondaire en jouissent déjà; l'augmentation et l'égalisation des allocations de résidence calculées sur la moyenne de celles qui sont versées par les villes romandes; la gratuité de tous les cours de perfectionnement en vue de l'enseignement obligatoire; l'horaire hebdomadaire maximum de 30 heures pour les maîtres et 28 pour les maîtresses. »

« A côté de ces questions matérielles, il en est qu'il faudra résoudre dans un avenir immédiat telles que: chercher et appliquer les moyens d'augmenter l'autorité morale des enseignants; élaborer un nouveau règlement de discipline mieux adapté à l'état d'esprit actuel de nos élèves; isoler les élèves difficiles, les caractériels, les mauvais exemples, les « durs » qui font école et contaminent leurs camarades, ceux à qui on devrait pouvoir refuser l'entrée à l'école, hélas! laïque, gratuite et obligatoire, ceux qui profiteraient beaucoup plus du fouet interdit que de nos leçons d'orthographe et de morale; obtenir que les maîtres soient entendus chaque fois qu'ils sont en cause, avant de leur imposer une décision, etc. »

Et M. Hirschi de conclure par ces phrases lapidaires: « Nos devoirs et notre idéal restent les mêmes: devoir professionnel: accomplir notre tâche avec la plus grande conscience; devoir syndical: revendiquer; notre idéal: celui de Pestalozzi, notre maître à tous. »

On ne saurait mieux dire et il faut savoir gré à M. Hirschi de son activité, de ses projets, des problèmes qu'il pose, en souhaitant à son successeur d'être l'artisan de leur réalisation.

W.G.

BIBLIOGRAPHIE

A la poursuite du printemps par Edwin Way Teale. (*North with the Spring*) traduit par Lucienne Escoube. — Le Livre contemporain, Amiot-Dumont, Paris 1957.

« Le printemps remonte les Etats-Unis à la vitesse de 25 kilomètres par jour », c'est-à-dire qu'en février, alors qu'une bonne partie de l'Amérique du Nord est sous la neige et que le sol y est gelé, la Floride méridionale connaît déjà le printemps, et jusqu'en juin, sur 27 000 kilomètres, l'auteur suivra jusqu'à la frontière canadienne l'éclosion de la jeune saison.

On découvre alors une Amérique inconnue, sans gratte-ciel, sans usines gigantesques, sans puits de pétrole, sans expériences atomiques; mais des oiseaux et des fleurs, des montagnes bleues et des paysages de rêve, des étangs et des marais grouillants de vie, des papillons multicolores et de petits mammifères, bref tous les spectacles que peuvent offrir la nature et la vie au moment du renouveau.

Peut-être regrettera-t-on que l'ouvrage ne soit complété d'une carte et les clichés manquent.

Là où finit la mer (*The edge of the sea*) par Rachel Carson. Le Livre contemporain, Amiot-Dumont, éd. Paris 1957.

L'auteur, longtemps attachée au Service de Biologie marine des Etats-Unis, décrit la vie intense et merveilleuse qui joue sa destinée sur le rivage de la mer, dans cette région mouvante qui participe à ce qui se passe sur la terre et en même temps retrouve la stabilité relative de l'océan.

D'étranges créatures pullulent sur les plages de sable ou sur les côtes de rochers, ou dans les massifs de coraux; quelques-unes ressemblent encore à ce que furent, il y a des milliers d'années, les ancêtres de nos éponges, de nos coquillages, de nos crabes et de nos méduses. On fait connaissance avec de multiples êtres qui souvent sont difficiles à classer dans la faune ou dans la flore. Ce livre plaira aussi bien au flâneur des rivages qu'à l'amateur de biologie. L'auteur sait allier la précision du savant aux émotions du poète.

Contes et légendes de France, illustrés par André Michel. Fernand Nathan, éditeur. Paris 1956. — 1580 fr.f.

Des contes et des légendes de divers auteurs, qui nous promènent dans toutes les provinces françaises, les unes malicieuses et souriantes, les autres plus graves et plus tragiques, mais toutes offrant des leçons discrètes aux avarés, aux ingrats, aux médisants. C'est un véritable album grand format, dont l'illustration est particulièrement riche et évocatrice.

Une belle édition, très soignée.

Les Cahiers protestants - No 1 (janvier-mars 1957)

Au sommaire: Benjamin Romieux, Un témoin: Georges Bernanos; Edmond Rochedieu, Au delà de l'angoisse, vers la paix intérieure; P.F. Schneeberger, Le cinéma et la Tour de Babel; Edouard Lescaze, La philosophie sans absolu de Pierre Thévenaz; Une Chronique théâtrale et des opinions sur les articles 51 et 52 de la Constitution fédérale (problème des Jésuites). — Prix du numéro Fr. 2.—. Abonnement annuel Fr. 9.— (C.c.p. II 2284, Lausanne). Adm. R. Tauxe, Av. Vuillemin 12, Lausanne.

Service de placement et d'échange S.P.R.

On cherche pour jeune Zurichois de 16 ans (Uster), échange avec garçon du même âge ou plus jeune. 4 ou 5 semaines à partir du 14 juillet. Offres au trésorier S.P.R.: A. Pulfer, Corseaux.

Echange de correspondance

Un instituteur italien désire correspondre, en français, avec un collègue de Suisse romande.

Ceux que cet échange de correspondance intéresse voudront bien s'adresser directement à notre collègue: M. Dante Cocchiarella, instituteur, *Fragneto l'Abate* (Benevento), Italie.

BIBLIOGRAPHIE

Georges Bernanos, romancier, par Jean Scheidegger.
1 volume 15 × 21,5 cm. Fr. 8.80, dans toutes les librairies. Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Bernanos a déjà fait l'objet de plusieurs études importantes, aussi bien en France qu'à l'étranger. Mais aucun ouvrage n'a encore paru qui concerne spécialement son œuvre romanesque. Les critiques se sont attachées à son message et à sa fascinante personnalité plutôt qu'à son art. Certes, Bernanos lui-même ne faisait pas de l'art la valeur suprême ; à partir de 1939, il a sacrifié presque complètement son œuvre littéraire à ses écrits de combat. Il n'en est pas moins un des plus grands romanciers du demi-siècle. Bernanos a créé un univers romanesque qui ne ressemble à nul autre des personnages aussi particuliers et aussi puissamment vivants que ceux de Balzac ou de Dostoïewsky. C'est cet univers et ces personnages que l'auteur caractérise d'abord. Puis il étudie le *métier* du romancier. Il termine par un chapitre plein de remarques pénétrantes sur le style de Bernanos. L'ouvrage que nous présentons au public vient combler une lacune et doit figurer dans la bibliothèque de tous ceux qui aiment Bernanos.

Plan de l'ouvrage : Introduction — Satan et Dieu — Les personnages — L'art du roman — Le style — Conclusion — Notes — Bibliographie.

Journaux d'enfants, journaux pour rire ? par P. Fouilhé.
Paris, Centre d'activités pédagogiques, 1956.

De la vaste étude entreprise sous les auspices du Centre national de la recherche scientifique en France, de premières données avaient été publiées en 1953 dans un numéro spécial de la revue « Enfance ». Le présent ouvrage fait part des conclusions auxquelles l'on est maintenant parvenu. L'ampleur de la presse enfantine et les caractères spécifiques du genre sont révélés par une première partie historico-critique, tandis que la psychologie de l'enfant lecteur est soigneusement analysée dans la seconde. Les jugements portés par l'auteur sont de la plus grande honnêteté scientifique. J.C.E.

Phénoménologie et matérialisme dialectique, par Tran-Duc-Thao. Paris (Ed. Minh-Tân), 1951.

D'intérêt d'abord philosophique, cet essai d'articulation du matérialisme dialectique sur l'apport positif mais incomplet de la phénoménologie de Husserl, élabore une explication psychologiquement féconde du parallélisme des faits de comportement objectif et des faits de conscience. Ceux-ci apparaissent au moment où la commande d'un comportement complexe arrête l'exécution de comportements plus élémentaires afin de les intégrer. Le comportement réprimé, seulement esquissé, est alors vécu intérieurement. Ainsi la conscience de l'objet permanent résulte de l'exploration de cet objet mais suspendue et différée. Les concordances avec la théorie génétique de Piaget sont multiples et l'accord est parfait avec ce que nous savons de la hiérarchie des niveaux d'intégration nerveuse. Plus hardi nous paraît le prolongement de l'interprétation, au delà du niveau du langage atteint par l'*homo sapiens* sur le plan sociologique, où la rigidité du schéma marxiste ne résout pas de manière satisfaisante le problème de la liberté de l'homme. J.C.E.

Education et santé mondiale, par W.D. Wall. Paris, 1955 (UNESCO).

Ce volume de 400 pages, rédigé par le Dr W.D. Wall, l'éminent directeur du département « Education » de l'UNESCO, est le fruit d'une étude collective réalisée par la Conférence régionale sur l'éducation et la santé mentale des enfants en Europe, réunie à Paris en 1952.

Son originalité est de situer les multiples problèmes de l'éducation à un niveau de débat élevé. Le point de vue pédologique, ou si l'on préfère celui de la psychologie de l'enfant, n'est pas séparé du point de vue sociologique, qui tient compte des nécessités de la civilisation actuelle. Aux lois du développement forçant l'éducateur à adapter ses méthodes, il faut ajouter les exigences de l'idéal même que se forge l'éducateur et qui doit orienter son plan d'action. Cette double détermination commande une certaine institution éducative, des procédés adéquats, surtout un esprit d'accueil justifié par les lois de la psychologie dynamique, c'est-à-dire les lois qui régissent les rapports entre les individus, à l'échelle de la classe, de la société des citoyens, de la société des nations.

Toujours en vertu de la même perspective d'ensemble, les divers chapitres traitent d'un aspect particulier de l'éducation : l'âge préscolaire et l'école maternelle, les premières années de l'école primaire, le développement de l'adolescent et la différenciation des études, etc.

Ce qui donne un poids particulier à cet ouvrage, c'est le fait qu'il est l'œuvre d'une équipe de spécialistes les plus divers, tout en étant doué d'une unité de composition grâce à l'appoint du grand savant et humaniste qu'est le Dr Wall. J.C.E.

Histoire de la littérature française contemporaine, par Pierre-Henri Simon. 2 vol. Paris (Colin).

L'auteur de l'« Homme en procès » et du « Procès du héros » était particulièrement qualifié pour tracer ce panorama de la production littéraire française de 1900 à 1950. Si délicate que soit une telle opération lorsqu'on ne bénéficie pas du recul dans le temps, il ne fait pas de doute qu'elle était nécessaire. Il est utile de prendre conscience, grâce aux analyses qui nous sont proposées, des courants de l'expression écrite contemporaine et par cela même des préoccupations majeures de notre temps. J.C.E.

Le drame de l'infériorité chez l'enfant, par A. Carnois.
421 pages. Lyon et Paris (Emmanuel Vitte), 1955.

Comment trouver l'attitude qui convient face à l'enfant indocile ? Tel est le problème qui motive ce gros travail. Disciple de l'école caractérologique de Le Senne, l'auteur convie l'éducateur à se connaître, à entreprendre cette « psychodialectique » qui réalise l'accord de l'individu avec sa vocation, puis à réagir adéquatement à l'indiscipline. Celles-ci n'étant qu'un effet d'une situation d'infériorité dont souffre l'enfant, il faut exercer une action éducative « supériorisante », aussi éloignée de l'autoritarisme que du libéralisme. Indépendamment des cadres théoriques discutables que constitue la caractérologie de Le Senne, l'énoncé que donne l'auteur du drame de l'enfant, en parfait accord avec les thèses psychanalytiques, est à connaître de tout éducateur, à son plus grand profit.

HENRI BERGSON ET L'ÉDUCATION

Nous avons demandé à M. René Jotterand, directeur de l'enseignement primaire genevois, de publier dans l'« Educateur » le texte d'une conférence préparée à l'intention des directeurs et inspecteurs d'écoles de Suisse romande réunis à Genève en mai 1956 et présentée également à l'Union des Instituteurs genevois en septembre passé. M. Jotterand a accepté, un certain nombre d'auditeurs ayant exprimé le désir de pouvoir lire son exposé. Toutefois, il a tenu à conserver à son texte, qui n'avait pas été rédigé en vue d'une publication, le caractère d'un témoignage personnel.

Chez Bergson, j'aime et j'admire l'homme et l'œuvre. Je ne suis pas assuré d'avoir toujours parfaitement saisi une pensée si substantielle, si complexe, si nuancée. Mais ce que je sais, c'est l'enrichissement intellectuel et moral que j'ai puisé dans la lecture et la méditation des écrits de Bergson. Ce dont je lui suis reconnaissant, c'est de m'avoir, par sa vie et par son œuvre, apporté un message qui m'a souvent aidé à mieux comprendre, à mieux sentir, à mieux agir, à mieux vivre.

On oublie souvent que « le plus grand philosophe de notre temps » selon Paul Valéry fut aussi et d'abord un enseignant et que, s'il n'a pas écrit de traité d'éducation proprement dit, il n'a cessé de vouer une très vive attention aux problèmes d'enseignement. Les expériences et les réflexions d'éducateur d'Henri Bergson présentent donc un réel intérêt pour nous et tous nous pouvons trouver profit à mieux connaître cet aspect d'un maître de la pensée contemporaine.

Je n'ai pas l'intention de vous présenter une étude complète et critique des vues de Bergson sur l'éducation¹. Mon propos est plus modeste : camper l'homme dans son activité d'enseignant et d'éducateur et mettre en lumière les éléments essentiels de son message. Je ferai — il n'est pas nécessaire, je crois, de m'en excuser — la plus large place aux témoignages et aux citations, car je ne voudrais être aujourd'hui que celui qui tentera de faire vivre et s'exprimer devant vous Henri Bergson éducateur.

≈

Bergson naît à Paris le 18 octobre 1859, d'un père polonais et d'une mère anglaise. Quatre ans plus tard, sa famille vient habiter Gingins, puis, pour quelque temps, Genève. Son père est professeur au Conservatoire et dirige l'orchestre du Kursaal. Le futur philosophe fréquente ses premières classes à Genève, avant de retourner à Paris.

En 1878, à l'âge de 19 ans, Henri Bergson entre à l'École normale supérieure et, à 22 ans, devient professeur de lycée en province, avant d'occuper un poste dans la capitale. Pendant trente-trois ans, Bergson sera professeur, au degré secondaire durant seize ans, puis dans l'enseignement supérieur durant dix-sept ans. C'est au cours de ses années de professorat que Bergson publie notamment *L'essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et mémoire*, *L'évolution créatrice* et l'ensemble des conférences et des études dont la réunion constitue *L'énergie spirituelle* et *La pensée et le mouvant*.

En 1900 — il a 41 ans — Bergson entre au Collège de France où ses cours vont remporter un succès unique dans les annales de l'institution.

De 1882 à 1902, Bergson prononce plusieurs discours de distribution des prix dans lesquels il traite les

sujets suivants : *La spécialité*, *La politesse*, *Le bon sens et les études classiques*, *La puissance créatrice de l'effort*. Ce ne sont pas là, on l'imagine bien, simples discours de circonstance, mais des textes importants où se trouvent définis des axes permanents et des positions fondamentales de sa pensée. Nous ferons à ces allocutions de nombreux emprunts.

De 1919 à 1925, Bergson est membre du Conseil supérieur de l'instruction publique ; il participe activement aux délibérations de cet organisme et s'efforce notamment de faire adopter une réforme de l'enseignement secondaire. En 1922 — il a 63 ans — il présente à ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques un essai sur *Les études classiques et la réforme de l'enseignement secondaire* qui aura un large retentissement à la Chambre des Députés lors du débat sur la réforme de l'enseignement.

La même année, Bergson est appelé à la présidence de la Commission internationale de coopération intellectuelle, organe consultatif de la S.D.N., sorte de ministère de l'instruction publique à l'échelle mondiale, qui va jeter les bases de l'organisation connue aujourd'hui sous le nom d'Unesco.

En 1932 — il a plus de 70 ans — il publie un ouvrage particulièrement riche et dense : *Les deux sources de la morale et de la religion*.

Neuf ans plus tard, le 9 janvier 1941, Paul Valéry, dans une allocution prononcée devant l'Académie française, fait le récit suivant :

« M. Bergson est mort samedi dernier, 4 janvier, à l'âge de 81 ans, succombant sans souffrance, semble-t-il, à une congestion pulmonaire. Le corps de cet homme illustre a été transporté lundi, de son domicile au cimetière de Garches, dans les conditions nécessairement les plus simples et les plus nécessairement émouvantes. Point de funérailles ; point de paroles ; mais, sans doute, d'autant plus de pensée recueillie et de sentiment d'une perte extraordinaire chez tous ceux qui se trouvaient là. C'étaient une trentaine de personnes, réunies dans un salon, autour du cercueil... J'ai exprimé à Mme Bergson les condoléances de l'Académie, qu'elle m'a chargé de remercier en son nom. Aussitôt après, on est venu prendre le cercueil, et, sur le seuil de la maison, nous avons salué une dernière fois le plus grand philosophe de notre temps¹. »

Je voudrais maintenant évoquer l'homme à divers moments de sa carrière en donnant la parole à certains de ceux qui ont eu le privilège de l'approcher. Ces quelques témoignages mettront en relief des traits importants de sa personnalité.

Voici d'abord l'élève Henri Bergson vu par l'un de ses condisciples, René Doumic :

« Je revois le frêle adolescent que vous étiez alors : une taille élancée, allongée, un peu vacillante, un

¹ On trouvera une telle étude dans l'ouvrage de Rose-Marie Mossé-Bastide : « Bergson éducateur » (Presses universitaires de France, Paris, 1955), qui m'a d'ailleurs fourni d'utiles renseignements sur l'activité et l'attitude de Bergson en diverses circonstances.

¹ « Henri Bergson — Essais et témoignages inédits » (La Baconnière, Neuchâtel, 1942).

charme délicat de blond... Le front, c'était ce qui frappait en vous, un front large, bombé... Sous l'arcade de ce vaste front, des yeux un peu étonnés, avec ce regard qu'on remarque aux hommes de pensée méditative et qui ne trompe pas, ce regard voilé, rentré, replié et tourné vers le dedans. Beaucoup de sérieux accompagné de beaucoup de bonne grâce, une gravité souriante, une simplicité qui n'était pas cherchée, une modestie qui n'était pas affectée, et de si bonnes manières ! Vous parliez peu, d'une voix claire et posée, pleine de déférence pour l'avis de votre interlocuteur, surtout quand vous lui prouviez, de votre petite manière tranquille et de votre petit air de ne pas y toucher, que cet avis était absurde. On n'avait jamais vu un collégien si poli ! ... Nous vous sentions un peu différent de nous, et non pas distant — vous ne l'étiez pas, vous ne l'avez jamais été — mais plutôt séparé et distingué. De toute votre personne se dégageait une séduction singulière : c'était un charme discret et même un peu secret¹ ».

Donc, indépendance, dans la modestie et la politesse, mais non dans la timidité, distinction que Bergson précisera lui-même plus tard au cours d'une discussion à la Société française de philosophie en s'exprimant ainsi :

« Ce si était dans ma pensée un si de politesse à l'égard de mes contradicteurs éventuels. Que si l'on devait y voir un si de timidité, je l'effacerais aussitôt et le remplacerais par un *puisque*. »

Puis c'est le normalien de 20 ans que Doumic met en scène dans une anecdote savoureuse opposant deux tempéraments :

« Un de nos maîtres de conférences, Desjardins, avait eu l'idée amusante de mettre aux prises deux de ses élèves qui devaient refaire en français un plaidoyer perdu de Cicéron, et la réplique de l'adversaire. Les normaliens seraient les juges. Le soin de prononcer le plaidoyer échut au chef de la promotion, qui se trouvait être un orateur méridional comme Marcus Tullius, abondant comme lui en périodes et en images, tant et si bien qu'une séance ne lui suffit pas et que son éloquence déborda sur la séance suivante. Ses camarades éblouis par cette richesse de mots et ce luxe de métaphores, éclatèrent en applaudissements. C'était Jaurès. Alors l'adversaire se leva pour la réplique. Il n'avait pas, celui-là, la phrase périodique ni l'argumentation oratoire. Mais ses coups étaient si justes, il y avait tant de sûreté dans la liaison de ses idées, tant de finesse pénétrante dans le choix de ses expressions que soudain le splendide édifice échafaudé par le successeur de Cicéron s'écroula : il n'en restait plus rien. Je crois que les camarades ne se livrèrent cette fois à aucune démonstration tapageuse ; mais ils admirèrent intérieurement cette force de logique et cette subtilité de pensée. Cette hache du premier discours de Jaurès, c'était Bergson. »

Nous trouvons là déjà l'opposition à une incarnation de cet *homo loquax* dont Bergson dénoncera à maintes reprises la vanité.

C'est maintenant le professeur de l'Ecole normale supérieure qu'évoque Julien Luchaire :

« Il parlait bien entendu sans une note, parfois deux heures durant, sans une hésitation, sans une reprise, lentement, de façon qu'on pouvait tout écrire en abrégé les mots ; on n'entendait pendant ces deux

heures, léger accompagnement du divin soliste, que le grattement précipité de nos plumes sur nos cahiers. Quand nous relisions, pas une phrase qui n'eût son équilibre, pas un mot qui ne fût à sa place, et l'enchantement recommençait. » « L'enchanteur », c'est ainsi que le désignait déjà une de ses élèves, lors de sa première année d'enseignement au lycée d'Angers.

Et c'est Péguy qui nous fait entendre son maître dans ses *Souvenirs* :

« Il parlait pendant toute la conférence, parfaitement, sûrement, infatigablement, avec une exactitude inlassable et menue, avec une apparence de faiblesse incessamment démentie, avec la ténuité audacieuse, neuve et profonde qui lui est demeurée propre, sans négligence et pourtant sans aucune affectation, composant et proposant, mais n'étalant jamais une idée, fût-elle capitale et fût-elle profondément révolutionnaire. »

A nouveau, des qualités maîtresses sont apparues : simplicité, netteté, rigueur, précision.

Demandons, pour compléter notre portrait, le témoignage de Gabriel Marcel et celui de Péguy encore sur le professeur au Collège de France. Le premier écrit :

« Clairière », c'est l'image qui traduit le plus exactement l'impression tout ensemble d'aération et de luminosité qui s'emparait de nous, tandis que nous écoutions M. Bergson le vendredi soir, au Collège de France, au sortir du fourré de l'existence sorbonnarde. »

Et le second parlait ainsi de Bergson à l'un des frères Tharaud :

« C'est un sourcier. De l'autre côté, vois-tu, ce ne sont que des desséchés qui vous parlent toujours de sources. Mais lui, il sent tout, il devine, la baguette de coudrier, ça lui tourne dans les doigts. »

De nouvelles touches se sont ajoutées : intuition, sens de la vie, élan et lumière.

Elan et lumière, c'est ce que nous retrouvons dans le dernier mot de notre dernier portrait, une saisissante évocation de Léon Pierre-Quint :

« Bergson a atteint l'extrême vieillesse. Une des dernières fois où je le revis, il s'excusa immédiatement de ne pouvoir se lever. Je fus obligé de faire, en lui serrant sa main immobile, le mouvement habituel du « bonjour ». Il ressemblait, assis, paralysé derrière son bureau, à un petit enfant retenu sur son siège, pour qu'il ne tombe pas, par une tablette de bois placée devant lui. Je croyais le trouver plus ratatiné encore ; son visage au contraire était plutôt épaissi ; sa peau tannée davantage, mais dans ses yeux vivait toujours cette flamme¹ ».

Une quinzaine d'années plus tôt, Bergson avait ressenti les premières atteintes du rhumatisme articulaire déformant qui devait — ironie du destin ! — immobiliser peu à peu le philosophe du mouvement, de la mobilité, de la fluidité, réduire à la paralysie le moderne Héraclite. C'est, semble-t-il, en faisant les exercices quotidiens prescrits par ses médecins pour lutter contre l'ankylose envahissante que Bergson, pendant le premier hiver de guerre, prit froid dans le vestibule glacial de son appartement et contracta la congestion pulmonaire qui devait l'emporter en trois jours.

¹ R. Doumic, « Discours de réception de Bergson à l'Académie française », 24 mars 1918.

¹ Léon Pierre-Quint : « Bergson et Marcel Proust », dans « Henri Bergson - Essais et témoignages inédits » (La Baconnière, Neuchâtel, 1942).

En présence de cette lutte opiniâtre de plus de quinze ans contre la solidification progressive de la matière, devant cette vitalité triomphante de l'esprit à la veille de la mort, on songe avec émotion à la conclusion du troisième chapitre de *L'évolution créatrice* qui oppose, dans un texte inoubliable, élan vital et matérialité :

« Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière et, en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînant capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort. »¹

≈

Nous connaissons l'homme ; nous pouvons aborder l'œuvre. J'en dégage d'abord quatre mises en garde contre des tentations auxquelles l'éducateur est souvent menacé de céder : le « tout fait », l'intellectualisme, le verbalisme, la spécialisation prématurée.

Péguy a exprimé dans une image fulgurante ce qu'il devait à Bergson. Faisant allusion au déterminisme et au matérialisme qui dominaient la pensée philosophique de son temps et saluant une réhabilitation de l'esprit et de sa liberté créatrice, il dit de Bergson : « Il a rompu nos fers. »

Un autre disciple de Bergson, Albert Thibaudet — douze ans professeur de littérature française à l'Université de Genève — a parfaitement défini cet apport dans la préface de son substantiel ouvrage *Trente ans de vie française : le bergsonisme* : « Résister aux enthousiasmes et aux antipathies spontanées, réagir contre tous les automatismes et surtout contre le plus dangereux, celui du mécanisme intellectuel que nous nous sommes donné à nous-mêmes, envisager chaque problème sous sa figure particulière, avec un corps individuel que ne saurait habiller un vêtement fait en série, tenir à l'unité réelle de cette attitude plus qu'à l'unité factice des résultats, voilà un ensemble de directives... qui m'apparaissent comme le meilleur bénéfice de la pensée bergsonienne. »²

Et Thibaudet de conclure ainsi un article sur *Péguy et Bergson* :

« Le maître l'a exorcisé contre un démon plus constant, plus dangereux, plus inévitable : celui du tout fait. »

Bergson ne cesse en effet de mettre en garde contre la séduction de l'automatisme, des idées toutes faites, de la routine, pourrions-nous dire. L'enseignement doit, selon lui, former à la réflexion personnelle, entraîner au jugement propre, donner le besoin et l'habitude d'ouvrir sur la vie et ses problèmes des yeux neufs.

« C'est ainsi, note-t-il dans son discours sur *Le bon sens*, que beaucoup d'entre nous voyagent à travers l'existence, les yeux fixés sur des formules qu'ils lisent dans une espèce de guide intérieur, négligeant de regarder la vie, pour se régler simplement sur ce qu'on en dit et pensant ordinairement à des mots plus qu'à des choses. Un des plus grands obstacles... à la liberté de l'esprit, ce sont les idées que le langage nous apporte toutes faites dans le milieu qui nous environne. Elles ne s'assimilent jamais à notre substance ; incapables de participer à la vie de l'esprit, elles persévèrent, véritables idées mortes, dans leur raideur et leur immobilité. »¹

Le refus du « tout fait » implique l'exercice de l'esprit critique, la recherche personnelle des valeurs :

« La philosophie soumet à la critique les principes de la pensée et de l'action. Elle n'attache aucun prix à la vérité passivement reçue. Elle veut que chacun de nous reconquière la vérité par la réflexion, la mûrisse par l'effort. »¹

« Cette dénonciation d'une paresse universelle consistant à se servir du « tout fait » — ce sont les termes de Péguy — est l'une des grandes conquêtes de la philosophie bergsonienne ». C'est aussi, si l'on veut, la première mise en garde que Bergson adresse aux éducateurs.

La seconde concerne les dangers mortels — l'épithète n'est pas trop forte puisque c'est bien la vie, créatrice d'elle-même, qui est menacée — de l'intellectualisme, c'est-à-dire de l'extension d'une certaine forme de l'intelligence à des domaines où, par définition même, elle n'est pas applicable. Bergson résume cette thèse en quelques mots dans *L'évolution créatrice* : « L'intelligence, si habile à manipuler l'inerte, étale sa maladresse dès qu'elle touche au vivant. »²

Ses adversaires ont souvent prétendu qu'il avait rejeté l'intelligence pour exalter l'instinct. En réalité, il n'a pas rejeté l'intelligence, il l'a située ; il lui accorde sa place dans le domaine de la matière, de l'inerte ; en revanche, dans la mesure où elle demeure intelligence conceptuelle et mathématique, il lui dénie le droit d'aborder le domaine de la création vitale auquel elle n'est pas adaptée. Cette intelligence conceptuelle morcelle la réalité vivante selon des catégories toutes faites, elle enferme la mobilité universelle dans des définitions statiques qui laissent échapper l'essentiel. Combien de fois lors de débats, de controverses, de discussions, ai-je songé à cette mise en garde de Bergson : « Rien n'est plus aisé que de raisonner géométriquement sur des idées abstraites. » !

C'est bien là, je crois, et dans une civilisation cartésienne surtout, la pente de notre esprit ; le sens du concret, dans sa diversité et sa mobilité, est une conquête constamment menacée. Bergson a le mérite de nous le rappeler presque à chaque page de son œuvre.

Dans *Matière et mémoire*, il définit à la fois le rôle et la limite de l'intelligence conceptuelle en écrivant qu'elle « est une certaine faculté de dissocier, de distinguer et d'opposer logiquement, mais non pas de créer ou de construire. »

Si les mathématiques sont la grande tentation de cette intelligence, elles ont pourtant, dans le domaine qui leur est propre, un rôle essentiel à jouer : c'est par cette discipline que l'élève sera formé à la préci-

¹ « L'évolution créatrice », p. 273 (Skira, Genève).

² Albert Thibaudet : « Trente ans de vie française : le bergsonisme » (N. R. F., Paris, 1923).

¹ « Le bon sens et les études classiques ». Discours de distribution de prix au Concours général (1895).

² « L'évolution créatrice », p. 174 (Skira, Genève).

sion, à la rigueur, au souci de la preuve. Bergson a imaginé un jour ce qu'il serait advenu de notre civilisation occidentale si elle s'était adonnée d'abord à la psychologie à la place des mathématiques :

« Mais, à supposer que c'eût été possible, il n'était pas désirable, pour la science psychologique elle-même, que l'esprit humain s'appliquât d'abord à elle. Car, sans doute, si l'on eût dépensé de ce côté la somme de travail, de talent et de génie qui a été consacrée aux sciences de la matière, la connaissance de l'esprit eût pu être poussée très loin ; mais quelque chose lui eût toujours manqué, qui est d'un prix inestimable et sans quoi le reste perd beaucoup de sa valeur : la précision, la rigueur, le souci de la preuve, l'habitude de distinguer entre ce qui est simplement possible ou probable et ce qui est certain. Ne croyez pas que ce soient là des qualités naturelles à l'intelligence. L'humanité s'est passée d'elles pendant fort longtemps ; et elles n'auraient peut-être jamais paru dans le monde s'il ne s'était rencontré jadis, en un coin de la Grèce, un petit peuple auquel l'à peu près ne suffisait pas, et qui inventa la précision. C'est pourquoi une science qui se fût appliquée tout de suite aux choses de l'esprit serait restée incertaine et vague, si loin qu'elle se fût avancée : elle n'aurait peut-être jamais distingué entre ce qui est simplement plausible et ce qui doit être accepté définitivement. »¹

Et Bergson de montrer qu'un enseignement judicieux des mathématiques met précisément en garde contre leur emploi abusif dans le domaine du qualitatif.

Le « tout fait » et l'intellectualisme nous conduisent tout droit à un autre danger contre lequel Bergson ne cesse de nous prémunir : le verbalisme.

Dans l'introduction à *La pensée et le mouvant*, on lit notamment :

« Nous croyons qu'il est de l'essence de l'homme de créer matériellement et moralement, de fabriquer des choses et de se fabriquer lui-même. *Homo faber*, telle est la définition que nous proposons. *L'Homo sapiens*, né de la réflexion de l'*Homo faber* sur sa fabrication, nous paraît tout aussi digne d'estime tant qu'il résout par la pure intelligence les problèmes qui ne dépendent que d'elle : dans le choix de ces problèmes un philosophe peut se tromper, un autre philosophe le détrompera ; tous deux auront travaillé de leur mieux ; tous deux pourront mériter notre reconnaissance et notre admiration. *Homo faber*, *Homo sapiens*, devant l'un et l'autre, qui tendent d'ailleurs à se confondre ensemble, nous nous inclinons. Le seul qui nous soit antipathique est l'*Homo loquax*, dont la pensée, quand il pense, n'est qu'une réflexion sur sa parole.

» A le former et à le perfectionner tendaient jadis nos méthodes d'enseignement. N'y tendent-elles pas un peu encore ?

» En toute matière, lettres ou sciences, notre enseignement est resté trop verbal. Le temps n'est plus cependant où il suffisait d'être homme du monde et de savoir discourir sur les choses.

» Nous n'avons pas à élaborer un programme d'éducation. Nous voulions seulement signaler certaines habitudes d'esprit que nous tenons pour fâcheuses et que l'école encourage trop souvent en fait, quoiqu'elle les répudie en principe. Nous voulions surtout protes-

ter une fois de plus contre la substitution des concepts aux choses¹. »

Cette méfiance du langage est au cœur du bergsonisme ; pour Bergson, le mot trahit toujours ce qu'il devrait exprimer ; le concept est un vêtement tout fait qui ne s'adapte jamais exactement à l'idée, moins encore au sentiment :

« Bref, le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal, qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle². »

« La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime. Le mot se retourne contre l'idée, la lettre tue l'esprit³. »

Bergson demande aux méthodes d'enseignement d'opérer une révolution en rejetant le verbalisme insidieux, car il a horreur des discoureurs et de ce que notre temps connaît sous ce nom un peu familier, mais si juste, si évocateur, si suggestif : le bla-bla-bla.

La foule innombrable des lecteurs de quotidiens et d'hebdomadaires devrait méditer ces lignes d'un homme qui s'est toujours refusé à discuter les œuvres d'autrui qu'il connaissait mal, à disserter sur des sujets d'actualité, à hasarder des pronostics, décourageant les journalistes qui souhaitaient obtenir de lui des interviews sensationnels :

« Nous mettons très haut l'intelligence. Mais nous avons en médiocre estime l'« homme intelligent », habile à parler vraisemblablement de toutes choses.

» Habile à parler, prompt à critiquer. Quiconque s'est dégagé des mots pour aller aux choses, pour en retrouver les articulations naturelles, pour approfondir expérimentalement un problème, sait bien que l'esprit marche alors de surprise en surprise.

» Couramment on vient consulter sur un point difficile des hommes incompetents, parce qu'ils sont arrivés à la notoriété par leur compétence en de tout autres matières. On flatte ainsi chez eux, et surtout on fortifie dans l'esprit du public, l'idée qu'il existe une faculté générale de connaître les choses sans les avoir étudiées, une « intelligence » qui n'est ni simplement l'habitude de manier dans la conversation les concepts utiles à la vie sociale, ni la fonction mathématique de l'esprit, mais une certaine puissance d'obtenir des concepts sociaux la connaissance du réel en les combinant plus ou moins adroitement entre eux. Cette adresse supérieure serait ce qui fait la supériorité de l'esprit. Comme si la vraie supériorité pouvait être autre chose qu'une plus grande force d'attention ! ... Comme si elle n'était pas vision directe, vision qui perce le voile des mots, et comme si ce n'était pas l'ignorance même des choses qui donne tant de facilité à en parler !⁴. »

Mais si Bergson, explorateur d'une réalité mouvante, de la vie ondoyante et diverse, se méfie des pièges tendus par le langage à celui qui s'efforce d'exprimer ce qu'il a vu et senti, Bergson, écrivain de grande classe, l'un de nos plus grands prosateurs, sait la valeur du style et le respect que l'on doit à une belle page. Ses lignes sur l'art de la diction devraient être

¹ « L'énergie spirituelle » : « Fantômes de vivants », p. 83 (Skira, Genève).

¹ « La pensée et le mouvant » — Introduction, pp. 93 et suivantes (Skira, Genève).

² « Essai sur les données immédiates de la conscience », p. 106 (Skira, Genève).

³ « L'évolution créatrice », p. 139 (Skira, Genève).

⁴ « La pensée et le mouvant » — Introduction, p. 92 (Skira, Genève).

présentes à l'esprit de tous ceux qui veulent expliquer un texte à des élèves :

« Avant l'intellection proprement dite, il y a la perception de la structure et du mouvement ; il y a, dans la page qu'on lit, la ponctuation et le rythme. Les marquer comme il faut, tenir compte des relations temporelles entre les diverses phrases du paragraphe et les divers membres de phrase, suivre sans interruption le *crescendo* du sentiment et de la pensée jusqu'au point qui est musicalement noté comme culminant, en cela d'abord consiste l'art de la diction. On a tort de le traiter en art d'agrément. Au lieu d'arriver à la fin des études, comme un ornement, il devrait être au début et partout, comme un soutien. Sur lui nous poserions tout le reste, si nous ne cédions ici encore à l'illusion que le principal est de discourir sur les choses et qu'on les connaît suffisamment quand on sait en parler. Mais on ne connaît, on ne comprend que ce qu'on peut en quelque mesure réinventer¹. »

Après les dangers du « tout fait », de l'intellectualisme, du verbalisme, voici les périls d'une spécialisation prématurée. Bergson consacre son premier discours de distribution des prix à *La spécialité* (1882) ; plus tard, à maintes reprises, il combattra le « spécialiste », dont il trace le portrait suivant :

Si le spécialiste fait de l'explication de textes, « il citera des faits insignifiants, mais inédits. Il collectionnera les papiers et les documents... Le style et la manière d'un auteur ne le préoccupent guère : parlez-moi de son acte de naissance ! Il fut un temps où on lisait les auteurs anciens pour les connaître et où on leur demandait de grands enseignements philosophiques et moraux. Le spécialiste ne les lit plus aujourd'hui que pour les corriger. Il guette au passage les erreurs de manuscrit. Il ne se demande pas ce que pensait l'auteur en écrivant la phrase, mais à quoi pensait le copiste en la transcrivant². »

Lorsqu'en 1922, Bergson est appelé à présenter un plan de réforme de l'enseignement secondaire, il pose un principe fondamental : l'enseignement secondaire doit assurer une formation et une culture générales à l'exclusion de toute préparation professionnelle, la spécialisation n'intervenant qu'au niveau de l'enseignement supérieur.

A quarante ans de distance, dans son allocution de 1882 comme dans sa communication de 1922 sur *Les études classiques et la réforme de l'enseignement*, il développe le même thème et s'oppose à une spécialisation fondée sur la distinction traditionnelle entre littéraires et scientifiques :

« Ce qui fait le mérite et la force de l'université, c'est qu'elle exclut au lycée les études spéciales, et se préoccupe simplement d'élever l'esprit en le fortifiant. Sachons-lui gré de ce désintéressement, et à ceux qui lui reprochent de n'être point pratique, d'enseigner tout et de ne préparer à rien, répondons que le meilleur moyen de réussir est de ne pas viser trop tôt au succès². »

Dans son discours sur *La politesse*, Bergson invoque à l'appui de cette thèse l'exemple des grands philosophes français qui furent aussi mathématiciens : « Les grands moralistes du XVII^e siècle, ceux qui ont péné-

tré le plus avant dans les profondeurs de l'âme humaine, Pascal, Descartes, Malebranche, ont été d'excellents mathématiciens... »

Les littérateurs ont donc intérêt à étudier les mathématiques afin d'acquérir la précision : « Si l'esprit mathématique consiste à penser juste et à exprimer nettement ce qu'on pense, quel littéraire se dispenserait d'être un peu mathématicien ?¹ ».

Nous retrouvons cette thèse dans le rapport d'une commission du Conseil supérieur de l'instruction publique :

« M. Bergson indique l'objection fondamentale que soulève à ses yeux l'idée de sectionnement et par conséquent de spécialisation dans l'enseignement secondaire : le développement général de l'esprit humain exige des études poursuivies d'abord dans toutes les directions ; toute recherche prématurée de vocation est incertaine, dangereuse et presque coupable. »

Le programme unique proposé et défendu par Bergson résulte de sa conception de l'esprit humain comme un tout à ne pas morceler artificiellement. Mais si toute spécialisation prématurée est dangereuse, il convient en revanche de prévoir une distinction fondée sur les possibilités intellectuelles. A côté des enfants qui aiment l'étude, il y a ceux qui aiment l'action.

« Tous les esprits, écrit Bergson, ne sont pas capables de se fixer sur les mêmes choses, ou plutôt d'être fixés par les mêmes choses. Il en est dont l'attention pourra être captée par des objets purement théoriques, et qui aimeront l'étude pour l'étude. D'autres ont plutôt le goût de l'action. Ils ne s'intéresseront à la théorie que dans la mesure où ils en apercevront l'application pratique. Faites-leur entrevoir cette application, transportez-les par la pensée dans le champ de l'action : vous aurez sur eux une prise inattendue. Nous avons tous connu au lycée des médiocres, des paresseux, que nous avons retrouvés plus tard actifs et intelligents. La vie avait tout simplement fait pour eux ce que n'avait pas su faire le lycée ; elle leur avait fourni l'objet capable de les intéresser². »

Les enfants normalement doués se répartissent donc en studieux et en actifs ; parmi ces derniers se recruteront les cadres de l'industrie, du commerce, de l'agriculture. La formation classique sera destinée aux esprits théoriques, un enseignement moderne réservé aux esprits pratiques.

Mais Bergson ne cessera d'insister sur l'impérieuse nécessité de repenser cet enseignement moderne sur de nouvelles bases et de ne pas le réduire, comme c'est trop souvent le cas, à un classique amputé. Cet enseignement secondaire non classique doit être une institution absolument neuve formant un tout organique et ne résultant pas simplement de la suppression de l'élément gréco-latin ; un moderne inspiré par une pédagogie positive et non un classique au rabais.

Les lycées classiques, orientés vers la recherche désintéressée, les lycées modernes, orientés vers l'invention pratique, assumeront donc, selon le plan de Bergson, la formation de ce qu'il appelle « la double élite, celle de la pensée et celle de l'action ». Ne donnons toutefois pas à cette distinction une signification trop tranchée, trop schématique, puisque Bergson lui-

¹ « La pensée et le mouvant » — Introduction, p. 95 (Skira, Genève).

² « La spécialité », discours de distribution de prix du Lycée d'Angers (1882).

¹ « La spécialité ».

² « Les études classiques et la réforme de l'enseignement ». Communication à l'Académie des sciences morales et politiques (1922), publiée dans la « Revue de Paris » du 1^{er} mai 1923.

même, dans son message au Congrès Descartes, en 1937, énoncera ce mot d'ordre : « Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action ».



Nous avons énuméré les écueils que Bergson recommande d'éviter. Il est temps d'en venir au contenu positif de son message.

Bergson relève qu'il est erroné de discuter des méthodes et des programmes si l'on n'a pas défini d'abord le but que l'on s'assigne : « Quel est notre objet ? Que voulons-nous obtenir ? Quel genre d'homme voulons-nous former ? C'est la question essentielle à se poser en matière d'éducation », déclare-t-il à ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques en leur exposant ses vues sur la réforme de l'enseignement. « Cette question comporte sans doute une réponse qui est de tous les temps et de tous les lieux : nous voulons former un homme à l'esprit ouvert, capable de se développer dans plus d'une direction. Nous voulons qu'il soit muni des connaissances indispensables et qu'il puisse acquérir les autres, qu'il ait appris à apprendre... »¹. Et Bergson de résumer sa pensée en disant : « Le but des études, c'est la formation du bon sens. »

Quelques textes nous permettront de préciser ce que Bergson entend signifier par cette expression empruntée au langage le plus courant :

« Je vois dans le bon sens, l'énergie intérieure d'une intelligence qui se reconquiert à tout moment sur elle-même, éliminant les idées toutes faites pour laisser la place libre aux idées qui se font... Et je vois aussi en lui le rayonnement intellectuel d'un foyer moral intense... Notre philosophie éprise des distinctions tranchées, trace une ligne de démarcation bien nette entre l'intelligence et la volonté, entre la moralité et la connaissance, entre la pensée et l'action... Mais l'action et la pensée me paraissent avoir une source commune qui n'est ni pure volonté ni pure intelligence, et cette source est le bon sens. »² Ce dernier « exige une activité incessamment en éveil, un ajustement toujours renouvelé à des situations toujours nouvelles. Il ne redoute rien tant que l'idée toute faite... Il veut que nous tenions tout problème pour nouveau et lui fassions l'honneur d'un nouvel effort. »²

Le bon sens, à contenu intellectuel et moral, est donc la possibilité de faire face victorieusement à toute situation nouvelle et imprévue, de s'adapter à n'importe quelle tâche actuellement imprévisible.

Il est aussi sens du réel et du concret :

« S'il ressemble à la science par son souci du réel et son obstination à rester en contact avec les faits, il s'en distingue par le genre de vérité qu'il poursuit ; car il ne vise pas comme elle à la vérité universelle, mais à celle de l'heure présente, et ne tient pas tant à avoir raison une fois pour toutes qu'à toujours recommencer à avoir raison »².

« Il s'arrête, dans le développement d'un principe, au point précis où une logique trop brutale froisserait la délicatesse du réel. »²

Le bon sens tel que l'entend Bergson se confond même avec l'esprit de progrès, dont le philosophe donne une définition si justement équilibrée :

« Plus on le serre de près, enfin, plus il tend à se confondre avec l'esprit de progrès, pourvu que l'on comprenne dans cette expression, tout à la fois, une aspiration énergique au meilleur, et une exacte appréciation du degré d'élasticité des choses humaines. »¹

Pour l'homme qui a écrit « l'avenir est un jaillissement d'imprévisible », la culture est affaire de jugement bien plus que de mémoire. Dans son message au Congrès Descartes en 1937, Bergson déclare :

« Descartes a créé un idéal d'éducation que nous ne devrions jamais perdre de vue, et qui consisterait dans la substitution complète de la raison à la mémoire, avec l'idée implicite que la vraie connaissance a moins de rapport avec une information encyclopédique, qu'avec une ignorance consciente d'elle-même et accompagnée de la résolution de savoir. » C'est là l'un de ses derniers textes ; dans l'un des premiers déjà, il mettait en garde contre une érudition superficielle et inassimilée, contre ce qu'il appelle « cet ensemble de sentiments et d'idées qui nous viennent d'une éducation mal comprise, celle qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement »².

Et lorsque Bergson propose aux éducateurs comme idéal de former des hommes de bon sens, on ne saurait lui reprocher de manquer d'ambition, puisque pour lui ce bon sens est même le critère du vrai mysticisme. N'écrit-il pas dans *Les deux sources* :

« Certes, nous vivons dans un état d'équilibre instable, et la santé moyenne de l'esprit, comme d'ailleurs celle du corps, est chose malaisée à définir. Il y a pourtant une santé intellectuelle solidement assise, exceptionnelle, qui se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par le goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur. »³



Par son attitude et par ses écrits, Bergson met l'accent sur divers éléments que nous allons maintenant tenter de dégager et de commenter, car ils constituent autant de recommandations qui nous aideront à définir le contenu pratique de sa conception de l'éducation. Je les grouperai sous les cinq rubriques suivantes, sans me dissimuler que ce morcellement ne va pas sans quelque arbitraire : valeur de la précision, de l'action efficace, de l'effort, de l'encouragement, de l'exemple.

Pour Bergson, la précision est le critère d'une culture authentique. C'est pourquoi il se déclare convaincu de la vertu formative du grec et du latin :

« L'essence du classicisme est la précision. Les écrivains qui sont devenus classiques sont ceux qui ont dit ce qu'ils voulaient dire, rien de moins, mais surtout rien de plus. Dans la conversation, il n'arrive presque jamais qu'on dise ce qu'on voulait dire. Il n'y a pas adéquation entre le fond et la forme, entre la conception et la réalisation. La précision me paraît avoir été une invention des Grecs qui l'ont transmise aux

¹ « Le bon sens et les études classiques ».

² « Essai sur les données immédiates de la conscience », p. 132 (Skira, Genève).

³ « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 219 (Skira, Genève).

¹ « Les études classiques et la réforme de l'enseignement ».

² « Le bon sens et les études classiques ».

Latins... »¹ « La clarté, affirme-t-il, est une des formes de la générosité. »²

Il faut alors reconnaître que Bergson écrivait en exceptionnellement généreux, car la limpidité est l'une des vertus de son style, de ce style dont Valéry dira que « pour être philosophique, il négligea d'être pédantesque ». Et l'on voudrait obliger tous les pédants, tous les amateurs de jargon, à apprendre par cœur ces lignes de Bergson :

« D'ailleurs il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou subtile soit-elle, qu'on ne puisse exprimer dans la langue de tout le monde... Plus les mots que nous choisirons seront ordinaires, mieux ils traduiront ce que nous pensons, pourvu que nous ayons réellement pris la peine de penser. Il faudra les choisir comme il faut, et surtout les arranger entre eux comme il faut, mais leur banalité est ce qui les rendra propres à exprimer une pensée originale, de même que c'est le caractère non spécialisé en quelque sorte de la ligne droite, qui fait qu'avec des éléments rectilignes infinitésimaux, on peut reconstituer n'importe quelle courbe spéciale. Les termes dits « philosophiques » emmagasinent des distinctions toutes faites, des idées toutes faites, des théories toutes faites ; on les juge commodes, au début, parce qu'ils sont là comme des vêtements de confection, tout prêts à être utilisés. Mais ils ne se moulent pas plus sur la forme de la pensée que des vêtements de confection sur la forme du corps ; plus on renonce aux attitudes convenues, plus on les trouve gênants. »³

Malade déjà, il harcelait les traducteurs avec lesquels il revoyait le texte anglais des *Deux sources*. « Je suis odieux », disait-il à mi-voix lorsqu'il s'impatientait contre eux. Il voulait parvenir au degré suprême de précision. Un témoin rapporte qu'il ne renonçait pas à ce qui avait toujours été son souci fondamental : « Faire le tour de tous les vocables, de tous les moyens d'expression possibles, élaguer sans cesse pour ne retenir que la forme unique, fondamentale, ainsi qu'il disait, consubstantielle à l'idée qu'il voulait exprimer »⁴.



Valeur de la précision, puis valeur de l'action efficace, ai-je dit.

Dans le discours de 1895, Bergson combat à la fois l'esprit de routine et l'esprit de chimère. Il les définit ainsi : « également éloignés de l'action efficace, ils diffèrent surtout en ce que l'un prétend simplement dormir, tandis que l'autre veut en outre rêver. Mais le bon sens ne dort ni ne rêve. »

Dans ses interventions à la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle, qu'il préside, Bergson manifeste constamment son souci d'aboutir à l'action, s'opposant au freinage qui résulterait de vaines discussions sur des principes.

« La Commission a évité de donner des conseils moraux sur l'attitude que doivent prendre les savants ou les groupes de savants vis-à-vis les uns des autres, et *a fortiori* sur l'attitude que devraient prendre les Etats. Il ne s'ensuit pas que la Commission doive renoncer à exercer un ascendant moral, et l'on peut même dire que l'exercice de cet ascendant est un de

ses buts principaux ; mais elle le réalisera d'autant mieux qu'elle résistera à la tentation — si jamais elle l'avait — d'émettre des aphorismes à grand retentissement, car jamais un conseil n'a servi par lui-même en tant que phrase : la force d'un conseil est dans la confiance qu'inspire celui qui le donne. La Commission obtiendra cette confiance en continuant à travailler pour des objets pratiques, dans l'intérêt de la science internationale. »¹

« Il a été entendu... que l'on éviterait tout sujet de discussion irritant, tout ce qui diviserait la Commission sur les questions de principes. Ce qui est essentiel, en effet, c'est que l'accord se fasse sur les actes et dans les applications. »²

Bergson, adversaire de l'*homo loquax*, sait que l'éloquence et l'action sont choses différentes et que si, le plus souvent, on se divise sur les principes, on s'unit au contraire pour agir. Méfiance, une fois de plus, à l'égard des concepts qui trahissent l'intuition.

On rapporte qu'à la tête de la C.I.C.I., il préféra toujours aux vastes projets l'immédiatement réalisable, si modeste fût-il. Le résultat de cette volonté d'action efficace, c'est qu'après trois ans de présidence, Bergson avait réussi à adjoindre à cette commission un organisme permanent disposant de pouvoirs réels et autonomes : l'Institut international de coopération intellectuelle.

Sur le plan scolaire, il apporte un correctif à un enseignement qu'il juge trop verbal en insistant sur le rôle et la valeur du travail manuel :

« Je n'ai pas à parler ici du travail manuel, du rôle qu'il pourrait jouer à l'école. On est trop porté à n'y voir qu'un délassement. On oublie que l'intelligence est essentiellement la faculté de manipuler la matière, qu'elle commença du moins ainsi, que telle était l'intention de la nature. Comment alors l'intelligence ne profiterait-elle pas de l'éducation de la main ? Allons plus loin. La main de l'enfant s'essaie naturellement à construire. En l'y aidant, en lui fournissant au moins des occasions, on obtiendrait plus tard de l'homme fait un rendement supérieur ; on accroîtrait singulièrement ce qu'il y a d'inventivité dans le monde. Un savoir tout de suite livresque comprime et supprime des activités qui ne demandaient qu'à prendre leur essor. Exerçons donc l'enfant au travail manuel, et n'abandonnons pas cet enseignement à un manoeuvre. Adressons-nous à un vrai maître, pour qu'il perfectionne le toucher au point d'en faire un tact : l'intelligence remontera de la main à la tête. »³

« Penser avec les mains », comme le disait D. de Rougemont, n'est-ce pas l'une des meilleures façons de résister au verbalisme ?



La pédagogie de Bergson, a-t-on dit, est une pédagogie héroïque. Le philosophe lui-même précise : « Nous répudions ainsi la facilité. » « Nous prisons pardessus tout l'effort ». ⁴ Pour lui, la paresse est la faute fondamentale, car elle est, en fin de compte, résistance à l'élan créateur.

¹ Lettre de Bergson à J. Chevalier, citée dans « Henri Bergson. Essais et témoignages inédits », p. 91 (La Baconnière, Neuchâtel, 1952).

² « Le rapprochement universitaire » (Discours prononcé en 1919).

³ Discours au Comité France-Amérique, publié dans la « Revue internationale de l'Enseignement », 1913.

⁴ F. Delattre : « Bergson et l'Angleterre », dans « Etudes bergsoniennes », II, 1949.

¹ Discours de clôture de la première session de la C. I. C. I. août 1922.

² Discours d'ouverture de la deuxième session de la C.I.C.I., juillet 1923.

³ « La pensée et le mouvant » — Introduction, p. 93 (Skira, Genève).

⁴ Ibid., p. 96.

Son dernier discours à des élèves de lycée — on a dit que c'était là son testament de professeur de l'enseignement secondaire — est consacré tout entier à exalter *la puissance créatrice de l'effort* :

« Tout progrès réel de l'intelligence, tout accroissement de portée ou de pénétration, représente un effort par lequel la volonté a amené l'esprit à un degré de concentration supérieure. La concentration, voilà tout le secret de la supériorité intellectuelle. Elle est ce qui distingue l'homme de l'animal, l'animal étant le grand distrait de la nature, toujours à la merci des impressions venues du dehors, toujours extérieur à lui-même, tandis que l'homme se recueille et se concentre. Elle est ce qui distingue l'homme éveillé et sensé de l'homme qui divague et de l'homme qui rêve, ceux-ci abandonnant leur esprit à toutes les idées qui le traversent, celui-là se ressaisissant constamment lui-même, ramenant sans cesse son attention sur les réalités de la vie. Elle est ce qui distingue l'homme supérieur de l'homme ordinaire, celui-ci satisfait d'une habileté moyenne où il se repose et se détend, l'autre tendu par une aspiration à se dépasser lui-même. Elle est peut-être l'essence même du génie, s'il est vrai que le génie soit une vision d'un instant, méritée par des années de labeur, de recueillement et d'attente. »¹

Lorsque l'énergie spirituelle — n'est-ce pas précisément le titre d'un des recueils de Bergson ? — atteint son degré le plus élevé, elle devient volonté triomphante et l'obstacle s'évanouit :

« Qu'on ne vienne pas parler d'obstacles matériels à l'âme ainsi libérée ! Elle ne répondra pas que l'obstacle doit être tourné, ni qu'il peut être forcé : elle le déclare inexistant. De sa conviction morale on ne peut pas dire qu'elle soulève des montagnes, car elle ne voit pas de montagnes à soulever. Tant que vous raisonnerez sur l'obstacle, il restera où il est ; tant que vous le regarderez, vous le décomposerez en parties qu'il faudra surmonter une à une ; le détail peut en être illimité ; rien ne dit que vous l'épuiserez. Mais vous pouvez rejeter l'ensemble, en bloc, si vous le niez. Ainsi procédait le philosophe qui prouvait le mouvement en marchant ; son acte était la négation pure et simple de l'effort, toujours à recommencer et par conséquent impuissant, que Zénon jugeait nécessaire pour franchir un à un les points de l'intervalle. »²

L'éducation morale sera donc d'abord éducation de la volonté, entraînant à l'effort. Celui-ci, « est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. »

Bergson répudie donc en toutes choses la facilité. Un exemple parmi beaucoup d'autres : à un élève en philosophie, il conseille de lire Descartes ou Platon dans le texte ou dans une traduction, et de renoncer à l'attrait des commentateurs :

« Les résumés de philosophie sont faits pour la plupart pour détourner de la philosophie. En tout ordre, du reste, évitez le manuel. Mieux vaut se débattre dans un traité obscur, avec chance d'en percevoir et par soi-même, n'en fût-ce qu'une seule page, que

de s'égarer dans la fausse facilité de schémas mensongers. »¹

Bergson n'ignore pas d'ailleurs que pour aboutir, l'effort doit mobiliser les forces affectives et que l'on ne saurait négliger le levier puissant de l'intérêt. Toutefois, écrit-il, « ne parlons donc pas d'intérêt en général. Disons que le problème qui a inspiré l'intérêt est une représentation doublée d'une émotion, et que l'émotion, étant à la fois la curiosité, le désir et la joie anticipée de résoudre un problème déterminé, est unique comme la représentation. C'est elle qui pousse l'intelligence en avant malgré les obstacles. C'est elle surtout qui vivifie, ou plutôt qui vitalise, les éléments intellectuels avec lesquels elle fera corps, ramasse à tout moment ce qui pourra s'organiser avec eux, et obtient finalement de l'énoncé du problème qu'il s'épanouisse en solution. »²

L'intelligence est « ce courant de sympathie qui s'établit entre l'homme et la chose, comme entre deux amis qui se comprennent à demi-mot et qui n'ont plus de secrets l'un pour l'autre. »³

≈

Valeur de l'effort chez l'élève, valeur de l'encouragement chez le maître.

Un de ses anciens élèves relève que même lorsqu'il attribuait des notes sévères, Bergson évitait de décourager et qu'il avait toujours « l'art de trouver une vue intéressante » dans les réponses que son insistance « arrachait ». A lire passage suivant de son discours sur *La politesse*, on peut penser que le philosophe avait éprouvé lui-même, dans sa jeunesse, les effets de l'attitude négative d'un de ses maîtres :

« Une allusion involontaire, un mot de blâme sorti d'une bouche autorisée, peut nous jeter dans ce découragement morne où l'on se sent mécontent de soi, fatigué des autres, ennuyé de la vie. Ainsi au léger bruit de ce reproche à peine tombé au milieu d'elles, accourent de-ci de-là, de mille points divers et par tous les chemins qui vont au fond du cœur, les timidités en apparence vaincues, les désillusions envolées, toutes ces tristesses qui n'attendent qu'une occasion pour cristalliser en une masse compacte, et peser de tout leur poids sur une âme désormais inerte et découragée. »⁴

Au contraire, l'éloge, dit-il, « fait l'effet d'un rayon de soleil tombant tout à coup sur une campagne désolée... Car il séjourne dans l'âme, il la réchauffe et la nourrit ; il lui inspire cette confiance en soi qui est la condition de la joie et de l'espérance dans le présent, en même temps que le gage du succès dans l'avenir. »⁴

Cette vision positive des choses est d'ailleurs une optique fondamentale chez Bergson :

« J'estime que le temps consacré à la réfutation en philosophie est généralement du temps perdu. De tant d'objections élevées par tant de penseurs les uns contre les autres, que reste-t-il ? rien ou peu de chose. Ce qui compte et ce qui demeure, c'est ce qu'on a apporté de vérité positive : l'affirmation vraie se sub-

¹ « La puissance créatrice de l'effort », discours de distribution de prix aux élèves du Lycée Voltaire (1902).

² « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 53 (Skira, Genève).

¹ G. Maire : « Bergson, mon maître », p. 93 (Grasset, Paris, 1935).

² « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 46 (Skira, Genève).

³ « La puissance créatrice de l'effort ».

⁴ « La politesse », discours de distribution de prix aux élèves du Lycée Henri IV (1892).

stitue à l'idée fautive en vertu de sa force intrinsèque et se trouve être, sans qu'on ait pris la peine de réfuter personne, la meilleure des réfutations.»¹

Dans *Bergson, mon maître*, Gilbert Maire apporte un témoignage que tous les éducateurs devraient méditer. Elève d'un lycée, Gilbert est menacé d'expulsion car on le considère comme un cancre. Bergson s'intéresse à lui, demande à lire son premier essai littéraire, l'invite à déjeuner et critique son texte dans l'esprit suivant :

« Je vous indique, lui dit-il, les endroits qui me paraissent les meilleurs. En les comparant aux autres, vous découvrirez par vous-même vos propres insuffisances. Les corrections les plus utiles sont, je crois, celles qui soulignent les qualités, plutôt que les défauts. On arrive plus vite à remédier à ses défauts en prenant ses qualités pour point d'appui qu'en contemplant tels quels, des défauts simplement accusés. Je ne sais même pas si, dans le second cas, nous n'y portons pas alors une certaine complaisance qui nous pousse à les déclarer incorrigibles. »

≈

Après la valeur de la précision, de l'action efficace, de l'effort et de l'encouragement, Bergson nous rappelle, dans sa vie et dans son œuvre, celle de l'exemple. « La force d'un conseil est dans la confiance qu'inspire celui qui le donne », a-t-il affirmé.

L'essentiel, en matière d'éducation morale, réside donc dans l'influence concrète et personnelle. On trouve dans *Les deux sources* le thème de l'appel du héros. Tandis que la morale close « est d'autant plus pure et plus parfaite qu'elle se ramène mieux à des formules impersonnelles », la morale ouverte, « pour être pleinement elle-même, doit s'incarner dans une personne privilégiée qui devient un exemple ».²

Sur le plan de l'éducation quotidienne, c'est donc l'appel du maître qui agira. Dans *La vie et l'œuvre de Ravaisson*, Bergson définit le rôle de cette action dans la formation de la personnalité :

« Il arrive que des hommes supérieurs se découvrent de mieux en mieux eux-mêmes à mesure qu'ils pénètrent plus avant dans l'intimité d'un maître préféré. Comme les grains éparpillés de la limaille de fer, sous l'influence du barreau aimanté, s'orientent vers les pôles et se disposent en courbes harmonieuses, ainsi, à l'appel du génie qu'elle aime, les virtualités qui sommeillent ça et là dans une âme, s'éveillent, se rejoignent, se concertent en vue d'une action commune. Or c'est par cette concentration de toutes les puissances de l'esprit et du cœur sur un point unique que se constitue une personnalité. »³

Ce sens de l'encouragement va de pair avec une conception négative de la pédagogie. En effet, selon Bergson, « il est rare que la nature produise spontanément une âme affranchie et maîtresse d'elle-même, une âme accordée à l'unisson de la vie. L'éducation doit intervenir le plus souvent... non pas tant pour imprimer un élan que pour écarter des obstacles, plutôt aussi pour lever un voile que pour apporter la lumière. »⁴

Par une intervention judicieuse, l'éducation s'efforcera donc de libérer l'être des entraves morales, affectives, mentales qui s'opposent à son développement, à son épanouissement. Là encore, le bergsonisme est libération. Et c'est dans cette perspective qu'il faut placer une affirmation de Bergson qui est l'une des plus belles définitions de l'éducateur que je connaisse : « Créateur par excellence est celui dont l'action, intense elle-même, est capable d'intensifier aussi l'action des autres hommes, et d'allumer, généreuse, des foyers de générosité. »¹ Ici, Bergson rejoint Jaurès dont on connaît l'opinion :

« On n'enseigne pas ce que l'on veut, on n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est. »

Dans son activité, c'est un admirable exemple de conscience professionnelle que nous donne Henri Bergson, qui ne situe pas au-dessous de sa dignité la préparation d'un cours pour débutants ou l'accomplissement ponctuel des tâches administratives qui lui incombent.

Un de ses élèves nous dit : « Ce novateur (quelques années auparavant, Bergson avait publié *L'essai sur les données immédiates de la conscience*) se montrait très consciencieux maître de philosophie pour débutants. Il nous fit un cours complet, suivant le programme, et d'une grande objectivité. »

Dans les registres de notes trimestrielles du Collège Rollin, on peut encore lire, paraît-il, les quatre appréciations : conduite, aptitudes, application, progrès, qu'il notait soigneusement pour chacun de ses élèves. En outre, selon les instructions dont d'autres professeurs des mêmes classes ne tenaient aucun compte, il ajoutait une appréciation détaillée en regard de chaque nom.

Et cette dernière scène, qui se situe à Genève, en septembre 1923. Bergson est assis sur un banc au bord du lac. En qualité de président de la Commission internationale de Coopération intellectuelle, il sera entendu quelques instants par la commission financière de l'Assemblée de la Société des Nations. Il est absorbé dans la lecture d'un mince cahier d'écolier. Apercevant, M. Henri Reverdin, professeur de philosophie à l'Université de Genève, qui se promène avec sa femme, il se lève, roule le cahier dans sa main et explique que l'ouverture de la séance ayant été différée, il profite de revoir ses notes pour les avoir mieux présentes à la mémoire...

≈

Partis de l'homme, c'est lui que nous retrouvons — et singulièrement proche — au terme de cette brève étude. Ou plutôt, nous ne l'avons jamais quitté, car l'œuvre et la vie de Bergson ne font qu'un, expriment sur deux plans différents le même élan, la même aspiration, la même *énergie spirituelle*.

Je ne me dissimule pas les lacunes, ni les insuffisances de mon exposé. Je sais bien que j'ai péché contre l'esprit bergsonien lui-même, puisque j'ai dû disséquer, morceler, cataloguer. Ai-je tout de même réussi à vous faire pressentir la grandeur et l'authenticité du message que Bergson offre à tous ceux qui assument des responsabilités éducatives ?

Je le souhaite ardemment, par égard pour l'homme dont j'ai tenté, dans un profond sentiment de respect et de gratitude, d'évoquer ici la présence.

R. Jotterand.

¹ « L'énergie spirituelle » : « Fantômes de vivants », p. 66 (Skira, Genève).

² « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 35 (Skira, Genève).

³ « La pensée et le mouvant » : « La vie et l'œuvre de Ravaisson », p. 246 (Skira, Genève).

⁴ « Le bon sens et les études classiques ».

¹ « L'énergie spirituelle » : « La conscience et la vie », p. 33 (Skira, Genève).

Spécialités fameuses des

Pâtes de Rolle

ROLLINETTES

ROLLAUZEU

ROLLUX



Tél. 7 54 67

Demandez
prix courant à

Nidecker

ROLLE

Fabrique
d'articles en bois

Spécialiste
dans le matériel
d'école

LAVEY-LES-BAINS

Alt. 417 m. (Vaud)

**Eau sulfureuse la plus radioactive
des eaux thermales suisses**

Affections gynécologiques - Catarrhes des muqueuses
Troubles circulatoires - Phlébites

RHUMATISMES

Bains sulfureux, bains carbogazeux, eaux-mères, bains de
sable chaud, douches-massages, lavage intestinal, inhalations,
ondes courtes. Permanence médicale. Cuisine soignée. Grand parc. Tennis, Minigolf. Pêche.

Tél. (025) 3 60 51

MAI-SEPTEMBRE

A LA CITÉ DU LIVRE



LIVRES
DISQUES
ESTAMPES

LA CHAUX-DE-FONDS / LE LOCLE



Au Domino Rolle

HOTEL DE 1^{er} ORDRE RESTAURANT - BAR

TERRASSE
GRAND VERGER AVEC
DÉBARCADÈRE

Tél. (021) 7 51 51

J. Mutrux

BUT IDÉAL - COURSES SCOLAIRES

CHEMIN - DESSUS s/Martigny 1150 m.

Forêt mélèzes - Flore variée. Accès: à pied, sur
demande, cars Martigny-Excursions dép. gare, tarif
école réduit, sans engagement.

HOTEL BEAU-SITE. Bazar. Prix spéciaux sur menus,
cafés, thé, chocolat, potage, etc.

PELLAUD FRÈRES, propr. Tél. (026) 6 15 62

VOS IMPRIMÉS

seront exécutés avec goût par

l'IMPRIMERIE CORBAZ S. A.

MONTREUX

CAISSE D'ÉPARGNE ET DE CRÉDIT

LAUSANNE Vevey Morges Renens 12 correspondants locaux dans le canton

Livrets d'épargne nominatifs ou au porteur

L'épargne d'aujourd'hui c'est l'aisance de demain

PAPETERIE de ST LAURENT

Charles Krieg

Tél. 23 55 77

RUE ST LAURENT 21

Tél. 23 55 77

LAUSANNE

ARTICLES TECHNIQUES • MEUBLES DE BUREAU EN BOIS